

Antienne

Autor(en): **Houriet, Claudine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **82 (1979)**

PDF erstellt am: **23.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-555389>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Antienne

par Claudine Houriet

Un air de clavecin fou
Tourbillonne dans ma tête
Et le vin fait éclore
Tout au fond de mon être
Des corolles démentes
Aux pétales somptueux
J'ai perdu la raison
Oublié l'heure le jour
Et le lieu où nous sommes
Nous avons délaissé le restaurant miteux
Où nous étions assis
Nos mains ne s'étreignent plus
Sur un marbre souillé
Comme ces couples de rêve
Des visions de Chagall
Etroitement enlacés
Nous volons à l'encontre
Des années disparues
Et les fleurs en moi s'ouvrent
Extatiques
Douloureuses
En une gerbe précieuse
Odorante
Moelleuse

Nous déroband au monde
Et nous faisant les dieux
Du passé retrouvé

Une lune imprécise
Que diluent les nuages
L'odeur forte des feuilles pourrissantes
Mes pas qui résonnent sur l'asphalte
Rapides
Plus rapides encore
Fuyant ce bras décharné
Retombant sur les draps
Régulier
Comme un battant d'horloge
Et ce regard empreint
D'une interrogation lasse
Pourquoi
Cette nuit d'arrière-automne
Les choses révolues
S'abattent-elles sur moi
Comme un vol de corneilles
Pourquoi
Dans le silence des rues
Ce rire d'adolescent
Qui me gifle au visage
Ces regards qui s'effacent
Ces mains qui se tendent
Ces murmures que je voudrais comprendre
Et qui se perdent
Deviennent bruissement des derniers feuillages
Murmures du vent
Pourquoi cette main
Une toute dernière fois
Qui s'agite

Désespérément
Pour disparaître aussi

La nuit est vide soudain
Vide
Obscure
Et j'ai froid

Le parfum des dernières fleurs
S'entête dans les jardins
Je flâne au long des rues
Les murs au passage me caressent
De la chaleur du jour
Qu'ils ont su conserver
Le ciel est ruisselant d'étoiles
De la luzerne du pré
Monte une fraîcheur mouillée
De grandes ombres accueillantes
Familières et complices
Se referment sur moi
Et je m'appuie à elles
L'espace d'un instant
Le temps de savourer cette nuit trop belle
De contenir en moi ma jeunesse rebelle
Qui tel un poulain trop vif
Essaie de s'échapper
Afin de gambader
Dans les champs sous la lune

Fragrances mortes
Vomissures du ciel
Arbres sur l'horizon

Sémaphores inutiles
Blasphème des branches impuissantes
La pluie comme un voile
Une résille
Un grillage
Des barreaux
La pluie comme une cage
Prison impalpable
Sournoise
Insidieuse
Ciel vide
Gouffre fascinant
Hiver sale terne
Hiver mort-né
Sclérose de l'âme
Sclérose de l'univers
Artères de pierre
Cœur d'obsidienne

Notre-Dame
La pénombre de sa nef
Comme un gouffre sonore
Le jet de ses colonnes
En forêt séculaire
L'ample chant grégorien
S'élevant sous ses voûtes
Sa flèche de cuivre verdi
Et Paris vu d'en haut
La Seine de satin gris
Les toits à l'infini
Océan travesti
Pour toi et moi
Notre-Dame
A la saveur des fraises nouvelles

Et le parfum de soleil
D'un muscadet coquin
Dans un petit bistrot
Juste à l'ombre des tours
Un tout jeune matin
Nous dégustions vin blanc
Et tarte aux fraises maison
Sur une table branlante
A même le trottoir
Et désormais pour moi
Aux ailes des pigeons
Effleurant Notre-Dame
En un doux bruissement
Se mêle dans mon souvenir
Ton rire d'adolescent

Ciel plombé d'ennui
Où courent à la vitesse du temps
Des boursoflures baveuses
Petite fille sautant à cloche-pied
Ses nattes ébouriffées
Lui battant dans le dos
Déjà femme devant son miroir
Regardant sa beauté se défaire
Sifflement du vent dans les arbres
Pleurs douloureux d'enfants
Forêts lointaines
Sombres comme l'ébène
Gouffres
Failles
Crevasses fascinantes
Angoisse plantée comme une écharde
Griffure des branches sur la grisaille
Egratignure des chairs

Au coin des lèvres
Autour des yeux
Promesses naïves
Pour l'éternité
A jamais
Toujours
Visages qui s'abîment
Se fondent
Se dissolvent
Silhouettes sans consistance
S'effaçant dans la brume
Amertume
Indifférence
Trahisons
Le corps alourdi
Comme sous un manteau trempé de pluie
Les enfants dans le vent
Geignent et se lamentent
Et dans le ciel
Sombre creuset
Les masses bouillonnent et fuient

Tu les bouscules
Les mêles
Les emportes
Comme tu retrousses les feuillages
Comme tu fais ployer l'herbe
Et s'affoler l'oiseau
Tu me les jettes au visage
Pour mieux me les reprendre
Tu m'en fouettes
M'en caresses
Tous ces instants
Ces rires ces pleurs

Ces vagissements d'enfants
Ces sourires qui se figent
Ces regards qui se perdent
Ces mains insaisissables
Le kaléidoscope de mon passé
Tu le fais et le défais
Le brasses
L'immobilises
Ô vent
Grand vent d'été
Alourdi de parfums
Du vol ivre des insectes
De pétales égrenés
Laisse-moi le saisir
Ce passé qui m'échappe
Laisse-moi me souvenir
Tu fais geindre la forêt
Bruire les hautes herbes soyeuses
J'entends au fond de moi
De douces plaintes ténues
Des murmures attristés
Comme des adagios
Qui donc se lamente
Au plus secret de moi
Ô vent
Tu me prends
M'enveloppes
Ta caresse sur moi
Comme la main de l'homme
Se fait lourde
Exigeante
Ô vent
Grand vent dément
Arrête-toi
Viens que je t'apprivoise

Que je me donne à toi
Mais apporte en présent
Ce passé qui m'obsède
Que tu meurtris
Maltraites
Qui se brisera soudain
Dans tes sautes fantasques
Apporte-le je te prie
Que je puisse l'étreindre
Et croire
Un seul instant fragile
Que s'arrête le temps

Vent flibustier et volage
Tu t'es enfui
Emportant mon passé
Et mes bras refermés
Ne contiennent rien
Qu'un peu d'air parfumé

Oh
La courbe lasse des heures perdues
Les instants sonnant creux
Comme une cruche vide
Dans la brume et la boue
D'un hiver qui se traîne
Et dévore le printemps
Nul visage ne se forme
Sous les paupières closes
Quand les gestes sont mornes
Et les regards sans fièvre
Quand l'enfance se tait
N'étant plus accessible
Quand démesurément

Semblent durer les jours
Et qu'on se laisse porter
Par leur cours alangui
Celui d'un fleuve lent
Aux lourdes eaux stagnantes

Cela voudrait-il dire
Que l'usure des ans
Que le temps triomphant
Nous entame déjà
Déjà nous amenuise

Lac
Eau et brume
Irréalité
Uniformité pâle
Couleur de temps
Couleur d'oubli
Espoir gracile de l'aube
Douceur d'opale
Ciel d'agate
Transparence de verre
Moire languide
Opacité glauque
Surface d'airain
Violence latente
Immobilité trouble
Angoisse
Eaux de malachite
Diaprure
Soieries mouvantes
Brocards incendiés
Reflets d'ambre
Fleurs de chair

Lac
Miroir du ciel
Miroir de l'âme

Il pleut des étoiles
Sur la campagne pacifiée
La nuit a le goût aigrelet
Des pommes encore vertes
La terre délivrée du gel
Se fait lourde et grasse sous le pied
Avide de semailles
Riche de récoltes futures
La nuit est une pomme trop verte
Que l'on aimerait croquer
On la respire
On la hume
On la devine tout près d'être parfumée
De feuilles nouvelles et de lilas
Le printemps comme une ivresse
Se tient tapi dans l'air plus tiède
Il nous attaque au passage
En voleur de grands chemins
Dont le visage sous le masque
Trouble la chair et la réjouit

Tu étais immuable
Silhouette familière
Du fond de notre enfance
Tu gardais vigilant
Le parc où deux fillettes
Les nattes dans le vent
Gambadaient insouciantes
Nous retrouvions partout

Ton odeur de tabac
De grand air
Cette odeur que petites
Nous respirions longuement
La tête dans ton manteau
Tu étais nécessaire
Comme la saveur du pain
Indispensable
Dépositaire du passé
Tu es parti vaillant
Ton vieux corps fatigué
Soucieux de rester digne
Et tu n'es pas rentré
Toutes trois penchées sur toi
Celles que si tendrement
Tu appelais tes femmes
Dans ce lit d'hôpital
Te regardaient navrées
Dans l'ombre irréversible
T'enfoncer lentement
Et tu nous adressais
Quand tu revenais à toi
De beaux sourires très doux
Comme d'ultimes messages
Père
Ta mort nous laisse vides
Démunies et troublées
Qui se tiendra maintenant
Devant l'entrée du parc
Pour protéger le rire
Des fillettes joyeuses
La grille est grande ouverte
Un vent glacial tournoie
Dans les allées désertes
Les pelouses verdoyantes

Sont toutes saccagées
Pareilles à notre enfance
Meurtrie et mutilée

Bruit de houle
Tapage nocturne
Souffle furieux
Grandes orgues
Vent qui pleure geint
Hurle hoquète
L'étreinte de nos bras
N'a servi à rien
Mes baisers sur ses joues
Ont été inutiles
Etoiles pâles
Errances lointaines
Mon cœur sonne creux
Mon cœur est vide
Le vent s'y engouffre
Maison inhabitée
Délabrée
Vent qui harcèle
Halète
Devient le souffle rauque
Ardu monstrueux
Du mourant
Vent qui sanglote
Emporte mes pleurs
Mêle mes gémissements
A ta quête incessante

Claudine Houriet